

# JONATHAN KELLERMAN

## HEARTBREAK HOTEL





**H E A R T B R E A K   H O T E L**



Jonathan Kellerman

# HEARTBREAK HOTEL

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS)  
PAR ERIC BETSCH

ÉDITIONS DU SEUIL  
57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX<sup>e</sup>

Titre original : *Heartbreak Hotel*  
Éditeur original : Ballantine Books, Random House, New York.  
© 2017 by Jonathan Kellerman

ISBN : 978-2-021-46437-5

© Éditions du Seuil, 2021, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.355-2 et suivants du Code de propriété intellectuelle.

[www.seuil.com](http://www.seuil.com)

*Pour Masha*

*Un grand merci à Doreen Hudson et Laura Jorstad*





# 1

Je mène une double vie.

Je consacre une partie de mon temps à justifier le doctorat que j'ai décroché : j'évalue la santé mentale d'enfants blessés, délaissés ou traumatisés, j'émet des recommandations quant à la garde parentale et prescris des traitements à court terme. Ma propre enfance ayant bien souvent été un véritable cauchemar, j'aime me dire que mon action est bénéfique. Mes honoraires sont raisonnables et les factures sont réglées.

Il y aussi l'autre partie de ma vie, que je dois à mon meilleur ami, lieutenant à la brigade criminelle du Los Angeles Police Department. Si mon nom est de temps à autre cité dans un article de journal, j'ai généralement tendance à fuir l'exposition au grand public. Je doute fort que les familles qui me consultent soient au fait des meurtres sur lesquels je travaille ; jamais je n'ai eu droit à un commentaire sur le sujet, ce qui n'aurait pas manqué de se produire si tel avait été le cas.

Quand mes factures parviennent enfin à destination, après avoir suivi le chemin tortueux de la bureaucratie du LAPD, je suis dans le meilleur des cas payé à un taux horaire nettement inférieur à celui que je pratique dans mon cabinet. Ces factures sont parfois ignorées ou tout simplement rejetées. Si mon ami s'en rend compte, il fait un foin de tous les diables. Son taux d'élucidation d'homicides est de premier ordre, malheureusement il se montre beaucoup moins efficace pour faire en sorte que je sois payé.

D'un point de vue strictement professionnel, cet autre pan de ma vie n'a guère de sens. Mais je m'en moque.

J'aime voir les truands payer pour leurs crimes.

L'affaire qui s'est déclenchée un lundi matin, au début du mois de juin, ne semblait concerner aucune de mes deux vies.

Mais on n'est jamais au bout de ses surprises.

James, mon nouveau standardiste, avait une voix tremblotante et une fâcheuse tendance à faire sonner ses phrases comme des questions, ce qui trahissait des problèmes d'estime de soi.

– Docteur Delaware ? J'ai quelqu'un en ligne, une certaine M<sup>lle</sup> Mars ?

– Connais pas.

– Elle s'appelle vraiment comme ça ? Mars ? Comme la barre chocolatée ?

– C'est urgent ?

– Hmm... je ne sais pas, docteur Delaware ? Elle me paraît un peu... faible ?

– Passez-la-moi.

– Entendu, docteur Delaware ? Bonne journée ?

– Bonjour, docteur, Thalia Mars à l'appareil, dit une voix ténue aussi sèche qu'un tapis de feuilles mortes.

– Que puis-je pour vous, mademoiselle Mars ?

– Vous n'effectuez pas de visites à domiciles, j'imagine, mais je suis prête à vous verser un supplément si vous m'accordez une exception.

– Je suis psychologue pour enfants.

– Oh ! Je sais, docteur Delaware. Je suis parfaitement au courant du travail merveilleux que vous avez fait à l'époque où vous exerciez au centre médical Western Pediatric. J'apprécie beaucoup cet hôpital, le D<sup>r</sup> Eagle vous le confirmera.

En tant que chef du service des consultations externes, Ruben Eagle s'occupait des patients les plus démunis de l'établissement ; il était par conséquent systématiquement

snobé par les donateurs au profit de l'hôpital, car, en termes de rendement médiatique, les maladies courantes touchant les malheureux ne disposant pas de mutuelle étaient loin de rivaliser avec la chirurgie cardiaque, les greffes de reins et les recherches de pointe en biologie cellulaire.

Avait-il orienté cette femme vers moi pour caresser dans le sens du poil un de ses rares donateurs ? Ruben n'était pourtant pas du genre à procéder ainsi sans m'en parler au préalable.

– C'est le Dr Eagle qui vous a donné mes coordonnées ?  
– Oh non, docteur, je vous ai trouvé toute seule.  
– Je n'ai pas bien saisi la raison de votre appel, mademoiselle Mars...

– Comment pourriez-vous la deviner ? Je vous détaillerais volontiers toute l'affaire par téléphone, mais cela prendrait trop de votre précieux temps. Quand nous nous verrons, je vous remettrai un chèque du montant que vous jugerez approprié pour cette consultation.

– Ce n'est pas une question de facturation, mademoiselle Mars. Si vous pouviez m'expliquer en deux mots ce dont vous avez besoin...

– Bien sûr ! Vos travaux laissent deviner que vous êtes un homme empathique et doté d'un esprit analytique, deux qualités qui me seraient fort utiles. Je ne travaille pas du chapeau, docteur Delaware, et vous n'aurez pas à vous déplacer bien loin. Je loge à l'hôtel Aventura, sur Sunset Boulevard, à seulement quelques minutes en voiture de votre bureau.

– Vous êtes de passage à Los Angeles ?  
– Je vis à l'Aventura – ce détail est déjà toute une histoire en soi. Que diriez-vous d'une avance sur honoraires de cinq mille dollars, mettons, pour vous tranquilliser ? Je vous proposerais bien de vous verser cette somme par virement, mais il faudrait que vous me transmettiez vos coordonnées bancaires ; vous soupçonneriez aussitôt une arnaque.

– Cinq mille dollars, c'est beaucoup trop, et je n'ai pas besoin d'une avance sur honoraires.

– Vous en acceptez, pourtant, quand les tribunaux font appel à vos services.

– Vous vous êtes renseignée sur moi, semble-t-il, mademoiselle Mars.

– Je m’efforce d’être rigoureuse, docteur, mais je vous assure que vous n’avez rien à craindre. L’hôtel est un lieu plus ou moins public, et je suis connue à la réception. Vous serait-il possible de me rendre visite aujourd’hui, disons à 15 heures ? Vous éviteriez ainsi les heures de pointe.

– Et si je vous répondais que j’ai un rendez-vous à cette heure-là ?

– Alors je vous proposerais un autre moment, docteur. Et si ce n’était pas plus efficace, je vous supplierais. (Elle lâcha un petit rire.) Le problème est que je n’ai pas beaucoup de temps.

– Vous êtes souffrante... ?

– Jamais je ne me suis sentie aussi en forme, assura Thalia Mars. Cela étant, j’aurai bientôt cent ans.

– Je vois.

– Si vous ne me croyez pas, je vous montrerai mon dernier permis de conduire valide. J’ai échoué à l’examen de contrôle à quatre-vingt-quinze ans ; depuis, je dépends de la gentillesse de mes semblables et de leurs moteurs à combustion interne.

Ce fut à mon tour de rire.

– Bon, nous disons donc 15 heures, docteur Delaware.

– C’est d’accord.

– Merveilleux. Vous êtes donc souple, en plus d’être empathique et doté d’un esprit analytique. La réception vous orientera jusqu’à moi.

## 2

Aussitôt après avoir raccroché, je rejoignis l'Aventura.

– M<sup>lle</sup> Mars est en effet parmi nous, me répondit-on. Souhaitez-vous lui parler ?

– Non merci.

Je voulus ensuite contacter Ruben ; il était en déplacement, en conférence à Memphis. Internet ne m'apprit rien sur Thalia Mars, ce qui n'avait rien d'étonnant, la majeure partie de sa longue vie s'étant déroulée avant que les technogeeks ne jugent que la vie privée est un concept obsolète.

Après avoir passé le reste de la matinée à rédiger des rapports, je sortis vers 13 heures dans le jardin, chargé de deux sandwiches à la dinde et d'un thé glacé sur un plateau. Je m'offris une pause au bord du bassin, le temps de lancer des granulés aux carpes koï, puis je pris la direction de l'atelier de Robin.

Deux projets occupaient l'atelier de ma compagne : une magnifique mandoline italienne de deux cents ans, restaurée pour le compte du Metropolitan Museum of Art, et un engin électrique qui faisait penser à une limace géante.

Cette chose mi-violoncelle mi-guitare avait été baptisée l'Aliénateur par le rockeur anglais vieillissant qui l'avait commandée. Contraint durant son enfance d'apprendre le violon classique, Clive Xeno, qui avait en permanence de l'alcool dans le sang, souhaitait s'essayer au heavy metal avec un archet. Conformément à ses instructions insistantes, l'instrument était couvert d'une couche de peinture pour voiture

couleur « vase de fond d'étang ». Un portrait en carreaux d'émail du violoniste Jascha Heifetz dépassait de sous le chevalier – le maestro semblait sceptique.

Un foulard sur la tête, Robin, en tee-shirt et salopette noirs, brandissait la monstruosité sous la fenêtre du toit en secouant la tête.

– Le client a toujours raison, fis-je remarquer.

– Celui qui a dit ça ne connaissait pas Clive. Ah ! Le déjeuner. Tu lis dans mes pensées.

Blanche, notre petit bouledogue français couleur crème, sortit de son panier, se dandina jusqu'à mes pieds et se frotta la tête contre ma cheville. Je posai les sandwichs sur une table et piochai un bâtonnet de viande séchée dans le sachet de friandises du chien.

– Cinquante heures de ma vie pour arriver à ça, lâcha Robin, s'attardant sur la limace géante.

– Vois ça comme un chef-d'œuvre d'avant-garde.

– « Avant-garde » veut dire « bizarre », en français, c'est bien ça ? plaisanta-t-elle en se lavant les mains.

Elle m'embrassa et couvrit les deux instruments d'une toile de protection, puis dénoua ses cheveux, libérant une cascade de boucles auburn. Et de préciser :

– Et encore, je l'ai convaincu d'opter pour une version moins extrême que sa première idée.

– Eh oui, la tête de guitare n'est plus en forme de pénis.

– C'est ça, et Heifetz n'est plus en train de faire un truc dégueu. Et toi, ta journée se passe bien ?

– J'ai terminé quelques comptes-rendus, je file dans deux heures.

– Milo t'a appelé ?

– Non, j'ai rendez-vous avec une femme qui prétend avoir presque cent ans. Elle veut me parler.

– Elle « prétend » ? C'est de la frime, tu crois ? En vérité, elle n'a que quatre-vingt-dix-huit ans ?

– Il n'y a pas de raison qu'elle m'ait menti, dis-je en riant.

– C'est comme ça qu'elle s'est présentée ? « J'ai presque cent ans » ?

– Elle a glissé ce détail dans la conversation.

– Ça peut se comprendre. On a certainement envie de se pavaner, quand on tient si longtemps. Ma grand-tante Martina, qui a vécu jusqu'à quatre-vingt-dix-huit ans, donnait son âge dans chaque conversation. « Qui veut des haricots verts ? J'en mange depuis quatre-vingt-dix-huit ans et je respire encore ! »

Elle se saisit d'un sandwich, en prit une petite bouchée et le reposa.

– Délicieux. Tu es l'homme idéal... Bon, pourquoi cette demoiselle de cent ans t'a contacté ?

– Elle n'est pas entrée dans les détails.

– Mais tu as accepté une visite à domicile ?

– Elle fait partie des donateurs de Ruben Eagle.

– Tu fais donc une bonne action tout en t'échappant du bureau. Ça fait un moment que le Grand n'a pas fait signe – ça ne va pas tarder à se refléter sur ton comportement.

– Tu trouves que je tourne en rond ?

Elle déposa un baiser sur mon nez.

– Non, chéri, mais je te connais. Quand le taux de criminalité baisse, la société se réjouit et toi tu t'ennuies.

Elle mordilla de nouveau son sandwich avant de reprendre :

– Cent ans, tu dis ? Elle a dû en voir, des choses.

Quand on vit dans la même ville depuis des années, on n'a pas besoin d'en savoir beaucoup à propos des hôtels. Robin et moi nous rendions parfois au Bel-Air, le temps d'un verre ou d'un dîner, et j'avais de temps à autre invité des donateurs au Hilton ou dans d'autres établissements similaires, à l'époque où j'exerçais à l'hôpital. Concernant l'Aventura, je n'en connaissais que ce que j'en voyais en roulant vers l'ouest sur Sunset Boulevard, en passant à hauteur du panneau indicateur planté dans la gueule d'une entrée encadrée de palmiers. Il y a un début à tout.

Ce passage donnait sur une allée pavée. Les palmiers n'étaient pas taillés, presque à l'état sauvage. Un autre panneau limitait la vitesse à dix kilomètres/heure, et des ralentisseurs se succédaient tous les dix mètres pour faire respecter cette règle. Associés aux pavés, ces dos-d'âne obligeaient à progresser à une allure de tortue tout en vous martyrisant les reins.

C'était une splendide journée ensoleillée à Los Angeles. Comme toujours, non ? Un peu plus loin, des eucalyptus se joignaient au fouillis végétal ambiant ; leurs branchages étaient si denses que la voûte qu'ils formaient plongeait l'allée dans l'ombre. Dix traumatismes de la colonne vertébrale plus tard, je parvins à une bifurcation marquée par d'énormes bananiers : service de voituriers et parking à droite, entrée de l'hôtel à gauche.

Je glissai ma Cadillac Seville dans un parking goudronné étonnamment moche, cerné sur trois côtés de murs de stuc rose pâle, au fond duquel des pins des Canaries culminaient à une quinzaine de mètres. Il y avait là essentiellement des voitures immatriculées dans d'autres États et des véhicules de location, ainsi que deux voiturettes de golf parquées sur des places « réservées ». Pas le moindre voiturier à l'horizon.

Après m'être garé, je dus marcher un moment avant de parvenir à un bâtiment qu'on aurait facilement imaginé conçu par Clive Xeno pendant une beuverie : une hacienda à deux étages du même rose blafard que le parking, accolée à un cylindre d'acier, de bronze et de verre de quatre niveaux.

Des fissures s'étaient formées dans le stuc de la partie la plus ancienne, aux endroits où elle fusionnait avec la tour. On aurait dit une *mama* d'une colonie espagnole accouchant dans la douleur d'un extraterrestre géant.

Unique détail indiquant l'identité de l'hôtel, un A de fer rouillé était fixé au-dessus de la double porte vitrée percée au milieu de l'extension. À mon approche, les panneaux coulissèrent dans un sifflement ; je m'engouffrai dans une gueule donnant sur un atrium de trois étages – un tube dans un tube,



en somme. La musique d'ambiance, un vague mantra qui vous laminait le cerveau, était parsemée de gazouillis disséminés de façon aléatoire. Avec ses ampoules LED, le plafond noir avait des allures de ciel étoilé. Ces points lumineux représentaient peut-être des constellations, mais je ne suis pas astronome.

Sur la droite, de l'eau ruisselait en cascade d'une hauteur d'au moins dix mètres sur une paroi de verre incrustée de galets. Des fauteuils en cuir d'une curieuse couleur rouge foie et témoignant d'un revival Art déco étaient éparpillés entre des blocs de résine censés figurer des rochers. Seuls deux d'entre eux étaient occupés, par un couple de hipsters dans la trentaine installés face à face, chacun plongé dans son iPhone. Une fillette d'environ cinq ans se tenait près de la femme, une poupée de chiffon dans la main et son pouce dans la bouche.

Bilan : ranch mexicain + silo à missile + le Paris des années 1920 + Fred Pierrafeu *made in* Pékin.

Avec en hauteur un clin d'œil au planétarium de Griffith Park.

Évoluer au quotidien dans un tel décor aidait peut-être un cerveau de cent ans à garder la forme, après tout.

Sur la gauche se trouvaient deux ascenseurs chromés, et un peu plus loin une double porte vitrée donnant sur la partie la plus ancienne. Au milieu, le réceptionniste et le concierge se partageaient un comptoir en béton coulé. Le teint blême et tous les trois coiffés en queue-de-cheval, une femme et deux hommes de vingt et quelques années y étaient postés. Mesurant tous les trois un peu moins d'un mètre soixante-dix, ils portaient une tunique de type asiatique de la même teinte hépatique que les fauteuils de l'espace salon.

Ils ne portaient pas de badge indiquant leur prénom. Leurs trente doigts pianotant sur des ordinateurs portables, pas un ne sembla remarquer mon approche.

Quand je fus parvenu au comptoir, un des employés masculins me gratifia d'un sourire étonnamment chaleureux sans cesser de taper sur son clavier.

- Puis-je vous aider ?
  - J'ai rendez-vous avec M<sup>lle</sup> Mars.
  - Thalia, intervint la femme.
- Les trois visages blafards me jugeaient à présent fascinant.
- Nous adorons Thalia, ajouta le troisième larron.
  - Vous êtes son médecin, reprit sa collègue. Elle nous a chargés de vous indiquer comment la rejoindre.
  - Elle loge au bungalow Uno, précisa le premier.
  - Franchissez cette porte, qui donne sur El O-ri-hi-nal.
- Ensuite, poursuivez et ressortez ; vous verrez un panneau indiquant la direction du Jardin.
- O-ri...
  - *Ori-hi-naaal*, répéta Numéro un. Ça veut dire « original », en espagnol.
  - C'est ce qui reste de l'ancien hôtel, expliqua Numéro deux. L'Aventura croit en la préservation et en la synthèse.
  - Le Uno est le dernier bungalow, dit la femme.
  - Nous *adorons* Thalia, insista Numéro un.

Au-delà de la double porte vitrée se présentait un couloir couvert d'une moquette rose, avec de chaque côté des portes en chêne dotées chacune d'un numéro. Les quelques premières chambres étaient pourvues de fentes à carte magnétique, tandis que les autres avaient conservé des boutons de porte en bronze et des serrures classiques.

Partiellement *ori-hi-naaal*, donc.

Le couloir donnait sur une véranda caverneuse ouverte sur un extérieur imprégné d'un parfum d'herbe fraîchement coupée. *Le Jardin* était un large chemin pavé serpentant entre des palmiers, des fougères et des bromélias. À l'image de l'entrée, cette allée était ombragée par la végétation.

Le premier bungalow apparut une quinzaine de mètres plus loin : des bardeaux blancs et un toit goudronné, le tout emmailloté par la verdure. Un panneau était fixé au-dessus de la porte : *Ocho – 8*. Se succédèrent ensuite plusieurs structures identiques, jusqu'au *Dos – 2*.

Une marche un peu plus longue me fut nécessaire pour apercevoir un bâtiment plus imposant que les précédents, appuyé contre un mur rose assez élevé.

Le bungalow *Uno – 1* étant bâti sur des fondations surélevées, trois marches menaient à une loggia. Son toit plus haut, sa cheminée en brique et ses volets noirs le distinguaient des autres constructions. La peinture des planches s'écaillait, et le toit était goudronné par endroits, où des bardeaux s'étaient détachés.

La suite VIP d'une époque ancienne, peut-être ?

Cet endroit offrait de l'intimité, et le mur une certaine sécurité. Cependant, la distance le séparant du parking imposait une longue trotte pour une personne âgée. Peut-être Thalia Mars était-elle un spécimen d'exception ?

La porte de la loggia était ouverte. Je m'engageai sur les marches et fus accueilli par la voix aride que j'avais entendue au téléphone.

– Docteur Delaware ! Je ne m'attendais pas à découvrir un si bel homme !

Sa petite quarantaine de kilos d'humanité à l'ancienne drapés dans une robe bleu de Chine, elle me souriait, installée dans un fauteuil en rotin à large dossier quasi identique au trône de Sydney Greenstreet, dans *Casablanca*.

Quatre fois plus lourd que cette vieille dame, l'acteur débordait du fauteuil, dans le film. À l'inverse, Thalia faisait l'effet d'une fillette jouant les adultes.

– Mademoiselle Mars, la saluai-je en lui tendant la main.

Elle me la serra brièvement mais fermement – j'eus la sensation d'attraper des baguettes de restaurant chinois, et mes phalanges furent agressées par une énorme améthyste.

Un rictus amusé sur sa large bouche méticuleusement ornée de rouge à lèvres corail, Thalia Mars avait les yeux marron clair. La couleur de ses cheveux tombant aux épaules telles des vagues de meringue évoquait l'ivoire de vieilles touches de piano. Si son menton était inévitablement marqué par près d'un siècle de gravité, ses traits fins, sous sa

chevelure nuageuse, restaient suffisamment préservés pour laisser deviner une mâchoire autrefois ferme, ainsi que des pommettes proéminentes.

Les longues manches en fuseau de sa robe de soie permettaient d'imaginer des bras guère plus épais que des cure-dents, et son ourlet remonté à hauteur des genoux révélait des bas recousus. Ses sandales jaunes à petits talons se balançaient nettement au-dessus du sol. Enfin, il fallait ajouter à cela ses ongles d'orteils vernis en rouge, ceux des doigts argentés, des diamants aux oreilles, et un collier de perles tombant nettement plus bas que sa poitrine atténuée.

– Merci d'être venu, dit-elle après une profonde inspiration.

Elle plaqua les mains sur les accoudoirs, puis il lui fallut un certain temps pour se redresser et poser les pieds au sol. La voyant chanceler, je m'approchai d'elle, mais elle lâcha un petit rire et m'écarta d'un geste.

Enfin, après une nouvelle inspiration, elle se leva.

Elle mesurait environ un mètre cinquante, en comptant les talons. Malgré sa volonté de se redresser, elle resta quelque peu bossue, la tête penchée en avant. Elle agita les bras et déclara :

– En avant, marche !

Quelques secondes s'écoulèrent, puis enfin elle obéit à son propre ordre.

Tandis que je la suivais, elle progressa péniblement dans la loggia et gagna un modeste salon agrandi par un astucieux agencement et la lumière du jour. Le plafond était orné de poutres blanches, et le parquet composé de larges planches de pin cirées couleur vieux whisky, que l'on apercevait là où elles n'étaient pas dissimulées sous le tapis persan élimé lilas et vert olive.

Un fauteuil couvert de mohair prune faisait face à une cheminée en pierre. Deux causeuses de velours gris étaient en outre disposées perpendiculairement à l'âtre, face à face,

séparées par une table basse noire. Des coussins de soie décoratifs étaient soigneusement éparpillés çà et là. Sur quelques petites tables étaient installées des lampes à abat-jour de verre, dont une arborait un motif de libellule, peut-être une Tiffany. Le lampadaire se dressant à gauche de la cheminée, avec son pied en émail vert et son abat-jour de verre incrusté orné d'un fleuron rouge à facettes de la taille d'une olive, paraissait grossier, comparé au reste, même si ce n'était sans doute pas le cas.

La faible surface restante était occupée par une table, ses deux chaises et un coin cuisine rudimentaire. Au-delà de la porte du fond, on devinait un couloir sombre.

Thalia Mars s'assit dans le fauteuil et me désigna le canapé de gauche.

– Merci d'avoir accédé à ma demande, docteur. Désirez-vous quelque chose à boire ou à grignoter ?

– Non, merci.

Quelques coups discrets se firent entendre sur la porte d'entrée. Une charmante jeune femme d'origine philippine en robe rouge foie apparut, poussant un chariot sur lequel était posé un plateau.

– C'est l'heure du thé, mademoiselle Mars. Pour deux personnes, comme vous l'avez précisé.

– Toujours aussi ponctuelle, Refugia. Merci, ma cocotte.

L'employée déposa le plateau sur la table basse ; il y avait là des sandwiches – du pain de mie sans croûte –, des scones, des gaufrettes au chocolat, du fromage et du raisin.

– *Bon appétit*<sup>1</sup>, mademoiselle Mars, dit la jeune femme, non sans m'avoir jeté un regard.

– Prenez donc un scone, ma petite.

– Oh non, merci.

– Faites-vous plaisir, vous êtes mince comme une allumette. Vous devriez profiter de votre appétit tant que vous en avez, croyez-moi. Je n'ai presque plus d'odorat ni de goût ; pour moi, la nourriture n'est plus que du foin, de la paille.

1. En français dans le texte original.

– Je suis certaine que vous êtes en pleine forme, objecta Refugia.

– Je vais bien mais je suis devenue insensible, dit Thalia Mars, qui leva ses yeux marron, tandis que son corps maigre oscillait quelque peu. Il m’arrive de rêver que je déguste des moules en France, des tomates en Italie... puis je me réveille avec la langue pareille à du feutre. (Elle laissa échapper un petit rire.) Mais au moins, je me réveille.

– Vous serez toujours en pleine forme, mademoiselle Mars.

– Merci, Refugia, ce sera tout pour le moment.

– Quand souhaitez-vous que je récupère le plateau ?

– Disons dans deux heures, ma cocotte.

La jeune femme s’éloigna, poussant dans un bruit de ferraille le chariot délesté de son chargement.

Thalia Mars attendit le retour du silence pour reprendre :

– Je ne perçois pas davantage le goût du thé, mais je prends soin de m’hydrater correctement. Auriez-vous l’amabilité de me servir une tasse, docteur ? Avec un sucre, mais ne la remplissez qu’à moitié. Mes poignets ne sont plus ce qu’ils étaient. Et servez-vous également, si cela ne viole pas quelque règlement professionnel.

– Ça ira, mademoiselle Mars.

– Comme vous voudrez, mais assez de formalités, du moins en ce qui vous concerne. Je vous promets de continuer de vous appeler « docteur », mais je préfère que vous m’appeliez Thalia. Mes parents étaient acteurs de vaudeville et fondaient de grands espoirs sur moi ; ils m’ont prénommée d’après la Muse de la comédie. Je les ai vivement déçus en me rebellant et en devenant comptable, mais j’ai toujours apprécié mon prénom.

– Pas de souci, Thalia.

Je remplis sa tasse et la lui tendis. Elle s’en saisit à deux mains et la porta à ses lèvres, puis lapa son breuvage comme un chaton, me souriant par-dessus le rebord.

– Entendre mon prénom prononcé par un jeune homme me fait un sacré effet. Est-ce inapproprié ? Si tel est le cas, je vous prie de me pardonner. Je n'ai jamais eu personnellement affaire à un psychologue.

– Pour quelle raison avez-vous décidé de vous y mettre ?

– Vous vous demandez si je déprime ? dit Thalia, dont le sourire s'agrandit. Pas que je sache.

Elle posa lentement, avec soin, sa tasse sur la table.

– Pourquoi vous avoir fait venir ici ? poursuivit-elle. Rien ne vaut la franchise, je suppose, alors autant reconnaître d'emblée que je ne vous ai pas dit toute la vérité, au téléphone.

Elle se tapota les cheveux, puis croisa les jambes.

– J'étais sincère quand j'ai affirmé admirer votre travail à l'hôpital, toutefois ce n'est pas pour cette raison que je vous ai contacté. En réalité, je m'intéresse plutôt à votre implication dans un domaine... moins plaisant.

Je n'ouvris pas la bouche.

– Vous ne saisissez pas où je veux en venir, docteur ?

– Et si vous vous exprimiez plus clairement ?

Elle tendit le bras vers sa tasse, qu'elle ne parvint pas à saisir, ce qui lui fit perdre son équilibre. Je la rattrapai par le bras.

– Zut ! pesta-t-elle d'une voix étranglée. Cette chose qui autrefois était mon corps est devenue un traître.

– Puis-je vous porter votre tasse ?

– Vous me demandez la permission ? sourit Thalia. Vous craigniez que je m'emporte en y voyant un affront ?

– Certaines personnes préfèrent faire les choses elles-mêmes.

– Certaines vieilles personnes.

– Toutes sortes de gens.

Son regard marron se planta dans le mien.

– Je veux bien, s'il vous plaît.

Je remplis de nouveau sa tasse.

– Vous faites preuve de délicatesse, docteur. Y a-t-il quelqu'un chez vous, à qui vous servez régulièrement une... (Elle porta la main à ses lèvres.) Oups... J'ai gaffé. Mon Dieu, je me sens idiot.

– Vous n'êtes pas en plein examen, Thalia.

– Vraiment ? En sommes-nous certains ?

– Moi je le suis.

– C'est gentil de votre part de dire ça, en tout cas. J' imagine qu'au point où nous en sommes, vous vous demandez si j'ai encore toute ma raison. Je ferais peut-être mieux de dégotter mon permis de conduire pour vous prouver que je ne vous ai pas menti à propos de mon âge.

– Je vous crois sur parole, même si vous paraissez nettement plus jeune.

– J'ai toujours fait moins que mon âge. Cela dit, je ne pense pas qu'il existe une allure standard pour les artefacts tels que moi. Tout orgueil mis à part, avez-vous déjà rencontré des filles du même millésime que moi ?

– Non.

– Ce n'est pas rien d'être une apparition inédite... dit-elle, avant de froncer les sourcils. Mais pourquoi je vous raconte ça ?

– La situation est nouvelle pour vous, Thalia.

– C'est plus difficile que je ne l'avais imaginé, dit-elle, les yeux baissés sur ses genoux.

– Commençons donc par la raison qui vous fait penser que je suis en mesure de vous aider.

– Eh bien... je suis une grande lectrice – depuis toujours. J'ai toujours adoré me rendre à la bibliothèque publique. Ça m'est plus difficile, maintenant que je ne conduis plus. Refugia et quelques-uns des autres jeunots employés ici m'encouragent à m'essayer à l'ordinateur. Un tel engin m'aurait été utile à l'époque où je travaillais, c'est-à-dire au Pléistocène, mais aujourd'hui ?

Elle tira la langue.

– De quel type de comptabilité étiez-vous chargée ?



– Rien d'impressionnant, docteur. J'ai travaillé dans divers services gouvernementaux, puis dans les bureaux de l'assesseur du comté<sup>1</sup>, jusqu'à ma retraite.

– Depuis combien de temps vivez-vous dans cet hôtel ?  
– Un bon moment.

Elle se saisit de sa tasse à deux mains et avala sans un bruit quelques gorgées de thé, l'auriculaire droit dressé. Ses ongles étaient impeccablement vernis, et pas un cheveu n'était de travers. Malgré un léger tremblement soudain apparu, elle reposa la tasse.

– Auriez-vous la gentillesse de me donner un de ces biscuits au chocolat ?

Je lui tendis la friandise, dans laquelle elle mordilla à deux reprises avant de secouer la tête.

– J'ai l'impression d'avaler de la charpie. Dire que je raffolais du chocolat... Enfin bref, voici comment je vous ai trouvé. Ne profitant plus de la bibliothèque, je demande de temps à autre aux employés de me remettre le journal, principalement quand une envie de mots croisés ou de sudoku me prend.

Elle pivota en direction de la porte entrouverte.

– Dans ma chambre, j'ai une télévision grand écran et haute définition – la totale. J'enregistre des films, ainsi que cette série-documentaire sur les pêcheurs de crabe royal du Kamtchatka – vous l'avez vue ? Ces malheureux risquent leur vie tous les jours en travaillant. Ce que j'essaie de vous dire, docteur Delaware, c'est que je ne suis pas totalement réfractaire à la modernité. J'aime rester *à la page*.

– Vous avez repéré mon nom dans le journal, devinai-je.

– Plus d'une fois – mais pas très souvent non plus. Dans des articles évoquant des affaires criminelles sans lien entre elles, et sans aucune explication quant à votre rôle. Cela m'a intrigué.

1. Aux États-Unis, l'assesseur du comté dirige un service chargé d'estimer la valeur des biens fonciers imposables.

Elle croisa de nouveau les jambes.

– Je dois vous avouer que je ne suis pas très familiarisée avec Internet. Ma curiosité piquée par votre personne, j’ai demandé à un des gamins de se renseigner – sur Google, c’est ça ? – sur vous. J’ai ainsi appris que vous aviez exercé à l’hôpital, ce qui m’a davantage intriguée. Un homme s’occupant de crimes *et* d’enfants ? Voilà un individu intéressant ! J’admire sincèrement le personnel du Western Pediatric. Voulez-vous m’aider à changer de position ? Tirez-moi légèrement vers l’avant.

Elle tendit les deux mains. Elle avait à présent la peau glacée. M’utilisant en guise de contrepoids, elle s’avança de quelques centimètres, puis elle me lâcha, le souffle court.

– Merci. J’ai une question à vous poser, à présent. Quel est le paradigme psychologique du moment, concernant la culpabilité ?

– Il n’y a pas vraiment de généralité sur cette question.

– Pourquoi donc ?

– La culpabilité peut être handicapante pour certaines personnes mais bénéfique pour d’autres.

– Hmm... Comment peut-elle être bénéfique ?

– Les individus incapables d’introspection sont susceptibles de commettre des actes épouvantables. C’est grâce à la culpabilité que la société perdure.

– De quel type de personnes parlons-nous ?

– De psychopathes, pour les cas les plus extrêmes.

– Ce sont des fous.

– Non, les psychopathes sont sains d’esprit, mais ils sont égoïstes, manquent d’empathie et font parfois preuve de cruauté et d’impulsivité.

– Des crapules, comme on disait à mon époque, commenta-t-elle, avant de laisser s’écouler quelques secondes en silence, le regard tourné sur le côté. Ces voyous finis peuvent-ils évoluer ? Ou au moins être canalisés de façon que leur action soit productive ?

– Oui, si ça sert leurs intérêts.

– Pas vraiment, donc. Les vauriens exploitent-ils inévitablement les personnes respectables ?

– Là encore, Thalia, oui, si c'est dans leur intérêt.

– Les gros chiens dévorent les plus petits quand ils ont faim.

J'acquiesçai.

– Les psychopathes sont doués pour flairer les victimes potentielles. Ceux qui en plus sont dotés d'un cerveau efficace et d'un certain charisme connaissent parfois une immense réussite.

– C'est le portrait-robot des hommes politiques que vous nous faites là, plaisanta Thalia, ce qui me fit sourire. J'ai travaillé pour le comté, alors ne me lancez pas sur ce sujet. Bon, une autre question : quand ils sont en quête d'une future victime, ces individus visent-ils un type particulier ?

– N'importe qui peut convenir, tant que cette personne satisfait leurs besoins.

– Ce sont des prédateurs qui traquent des proies.

– Exactement.

– Sont-ils spécialisés dans tel ou tel domaine ? Le vol à l'arraché, le cambriolage... ?

– Les criminologues l'ont cru, autrefois, mais aujourd'hui nous savons que ce n'est pas le cas.

– Le mal est le mal, tout simplement.

– Il existe toute une gamme de comportements psychopathiques, mais elle est moins étendue que celle des individus ordinaires.

– Mais en théorie, n'importe quel scélérat est capable de tout. De se montrer violent, par exemple.

– Les psychopathes les plus malins ont tendance à éviter de faire usage de la violence, car c'est généralement une stratégie perdante. En réalité, ce recours est fonction des possibilités qu'ils ont d'atteindre leur but sans en passer par là.

– S'ils y sont contraints, rien ne peut les arrêter... et alors couic, conclut la vieille dame, qui, de l'index, tira un trait horizontal sur sa gorge.

- Vous pensez à quelqu'un en particulier, Thalia ?
- Oh non... mais quel portrait démoralisant de l'humanité, docteur. J'espérais mieux, je suppose. J'aimerais encore voir notre planète comme un joyau en évolution, plutôt que comme un amas de déchets en orbite. Il y a quelques années, j'ai été enchantée en admirant pour la première fois les photos prises par le télescope spatial Hubble. L'univers m'a paru splendide, un vrai bijou, mais j'imagine qu'il faut s'en éloigner de nombreuses années-lumière pour le considérer comme tel.
- Le contexte est essentiel, Thalia. Les psychopathes sont des individus perturbants, mais ils ne constituent qu'une très faible proportion de la population.
- La plupart des gens sont moralement bons.
- Je le crois.
- Vous le croyez ? Et que dit la psychologie sur cette question ?
- Ce sujet n'a pas été étudié en profondeur.
- Je vois... Vous m'avez été d'une grande aide, docteur Delaware. La séance n'est-elle pas terminée ? Je ne porte plus de montre – c'est trop lourd –, et je n'ai l'heure que sur le four et sur ma table de chevet, alors si vous voulez bien me la donner... Est-ce une antique Rolex à votre poignet ?
- C'est une Girard-Perregaux. Elle m'a été offerte par un grand-oncle héros de la bataille des Ardennes. Il l'a obtenue en échange de barres chocolatées dans la France de l'après-guerre. De retour à la maison, il a voulu oublier tout ce qui lui rappelait la guerre.
- Très chic, docteur. Et quelle heure donne-t-elle ?
- Il nous reste encore un quart d'heure.
- Vraiment ? dit-elle en contenant un bâillement. Veuillez m'excuser. M'en voudriez-vous beaucoup si nous en restions là ? Je suis exténuée.
- Aucun problème, répondis-je en me levant. Elle me tendit la main.

– Reviendrez-vous demain, docteur Delaware ? me demanda-t-elle sans me lâcher. Peut-être un peu plus tôt, afin que j’aie davantage d’énergie. Disons à 11 heures ? Oups... j’oubliais vos honoraires. Vous trouverez un chèque sous la lampe bleue, celle avec les libellules. Quelles magnifiques créatures, si éphémères. Vous voulez bien le prendre vous-même ? (Elle se tapota les genoux.) Les charnières grincet.

Je m’approchai de la lampe et aperçus le coin d’un bout de papier couleur crème glissé sous le socle de bronze en forme de tige de lis. Je soulevai celui-ci et me saisis d’une enveloppe 16 x 11 cm ordinaire, aucunement personnalisée. S’y trouvait un chèque émis du compte bancaire personnel de Thalia M. Mars, rédigé d’une écriture élégante mais tremblante.

Six mille dollars.

– C’est beaucoup trop, Thalia, et comme je vous l’ai précisé au téléphone, je ne demande pas d’avance sur honoraires.

– Considérez ce chèque comme un acompte.

– C’est la même chose.

– On parle d’acompte quand ce versement anticipé arrange celui qui l’encaisse. Mais dans notre cas, c’est vous qui m’aidez en simplifiant le règlement de vos honoraires.

– Quand bien même, Thalia, six mille...

Un sourire corail éclaira son visage.

– Vous doutez que je tienne assez longtemps pour justifier cette somme ? Où serait le problème ? Cela vous ferait une rentrée d’argent imprévue à peu de frais.

– Thalia...

– Je vous taquine, docteur Delaware. Bon, écoutez, le chèque est rédigé, ne chipotons pas. En faisant à ma façon, vous m’évitez de devoir par la suite calculer, rédiger et noter de futurs règlements. (Elle soupira.) Les livres de comptes ont rempli ma vie des décennies durant, à tel point que j’en rêvais la nuit. J’en ai eu assez, merci bien. Et si vous jugez que vous avez trop perçu de ma part, rien ne vous empêche de donner une partie de cette somme à une association caritative. Je suis certaine que le D<sup>r</sup> Eagle apprécierait un tel geste.

– Outre la question du paiement, je ne suis pas certain d’avoir saisi l’objectif de nos séances.

– Ah non ? Je me pensais pourtant claire comme de l’eau de roche. Très bien, laissez-moi résumer tout cela ; j’attends de vous précisément ce que vous venez à l’instant de me fournir : clarifier les questions qui me viennent en tête, et m’ouvrir les oreilles et l’esprit.

Elle bâilla et se couvrit la bouche.

– Pardonnez-moi, je suis réellement épuisée. Nous disons donc demain à 11 heures ?

Avant de venir, j’avais jeté un coup d’œil sur mon planning : conférence téléphonique sur une garde de trois enfants à 9 heures, puis l’évaluation d’un nouveau patient à 12 h 30.

– Je suis pris presque toute la journée, demain, Thalia.

– Bien sûr, c’est normal. Le contraire serait étonnant, pour un homme aussi demandé que vous. N’avez-vous pas un créneau libre dans lequel me glisser ? (Elle me lança un clin d’œil.) Comme je vous l’ai dit, un anniversaire important approche.

– Je peux être ici entre 10 heures et 10 h 30, mais si mon rendez-vous précédent s’éternise, nous devons reporter notre séance.

– Merveilleux, s’exclama-t-elle en se tapant dans les mains. Dix heures, alors !

– J’aimerais tout de même en savoir un peu plus sur votre objectif, durant ces séances.

– Mon objectif immédiat est de respirer, docteur.

– Sérieusement, Thalia.

– Oh ! Je dois vraiment être sérieuse ? Vous m’avez pourtant assuré que je n’étais pas « en plein examen ». (Elle agita l’index.) Là, je vous ai eu !

Je voulus m’empêcher de glousser, sans succès.

– Ha ha ! Je vous ai fait rire. Et pour vous prouver quelle gentille fille je suis, je ne vous réclamerai même pas de réduction.

Je rentrai chez moi parfaitement conscient d'avoir été joué par cette minuscule vieille dame flétrie.

Pourquoi cela ne me dérangeait-il pas ?

Parce que les quelques pistes qu'elle avait ouvertes me semblaient intéressantes ? Culpabilité, types de criminalité, sélection de proies, incorrigibilité.

L'univers en tant que joyau, plutôt que décharge.

Malgré ses propos, je savais que les gens ne consultaient pas les psychologues pour avoir avec eux des discussions d'ordre théorique. Elle avait passé cette demi-heure à se justifier, peut-être même dans le déni.

Était-elle troublée par quelque détail personnel qu'elle n'était pas encore prête à me révéler ?

Cette femme avait-elle un passé chargé ? Était-elle en quête d'une sorte de rédemption en ses ultimes années ?

Tout cela mis à part, Thalia était à des années-lumière de ma gamme de patients. Le fait d'ouvrir les oreilles et l'esprit méritait-il une place dans mon emploi du temps professionnel ? Cela justifiait-il un paiement ? Sans parler d'une avance de six mille dollars ?

Je lui consacrerai une deuxième séance, pour commencer, et j'aviserais ensuite.

D'ici là, j'attendrais avant d'encaisser le chèque.

\*\*\*

Robin sait qu'il vaut mieux éviter de m'interroger sur mes patients. Elle fit pourtant une exception lorsque, de retour à la maison, je la trouvai dans la cuisine, occupée à nourrir Blanche :

- Tu t'es bien amusé avec ta nouvelle copine ?
- C'était une séance pas banale.
- Après ton départ, j'ai farfouillé sur Internet. Tu savais qu'un tiers des centaines vivent en toute indépendance ? Ils bénéficient sans doute d'un protoplasme supérieur à la moyenne.

Je me servis un café et lui en proposai.

– Non merci, j'ai assez de caféine dans le corps pour faire de l'escalade les yeux bandés.

Elle vida la boîte de nourriture pour chiens dans la gamelle et s'installa face à moi.

– Je t'ai demandé si tu t'étais bien amusé parce que tu avais l'air enjoué en entrant.

Je souris et haussai les épaules.

Elle fit courir son index sur ses lèvres. Et d'ajouter :

– Bon, j'arrête de faire ma curieuse, mais j'approuve tout ce qui te met en joie.



### 3

La conférence téléphonique du lendemain s'acheva à 9 h 35. Je me garai dans le parking de l'Aventura à 9 h 55. Un voiturier fumait, assis sur une voiturette de golf, et deux chauffeurs en costume noir bavardaient non loin de leurs Lincoln Town Car.

Me dirigeant vers le Jardin, je constatai que l'allée était bloquée par une masse rouge...

Un camion de pompiers.

Deux employées et un des réceptionnistes à queue-de-cheval suivaient la scène du regard. Aucun d'eux n'ouvrit la bouche quand je contournai le véhicule et remontai l'allée à toutes jambes.

Rien au Ocho, rien au Siete, rien au Seis.

Peut-être au Cinco, au Cuatro ou au Tres ? Avec un peu de chance, il ne s'agissait pas de...

Quatre-vingt-dix-neuf ans... Garder espoir était absurde.

Au pied des marches de la loggia du bungalow Uno se trouvait la jeune femme ayant servi le thé la veille – Refugia. Un mouchoir en papier trempé plaqué sur la bouche, elle avait les yeux humides et la poitrine secouée de soubresauts.

Elle secoua vivement la tête quand elle m'aperçut.

– C'est arrivé quand ? m'enquis-je.

– Je l'ai découverte il y a quelques minutes. Je lui ai porté son petit déjeuner à 9 heures, comme d'habitude, mais la porte de sa chambre était fermée et elle ne m'a pas répondu.

J'ai d'abord pensé qu'elle souhaitait dormir plus longtemps, puis je me suis rappelé que c'était une lève-tôt. Malgré ça, j'ai préféré ne pas la réveiller.

Elle inspira profondément avant de poursuivre :

– Je suis repartie et j'ai servi le Cinco, où on m'a demandé un journal, que je suis allée chercher. Je suis ensuite revenue ici. J'ai consulté ma montre – il était 9 h 34 – et je me suis dit qu'il était préférable de m'assurer que tout allait bien. Elle était dans son lit, l'air si paisible, mais impossible de la réveiller.

Elle libéra un torrent de larmes, puis se reprit :

– Elle était très vieille, je le sais bien, mais elle avait encore tant de vie en elle. C'est idiot de s'en étonner, évidemment, mais j'étais stupéfaite. J'ai appelé les secours.

Un secouriste en uniforme bleu – un jeune grand et musclé, le crâne rasé et les yeux plissés – apparut sur le seuil du bungalow.

– Vous ne pouvez pas entrer, monsieur, me lança-t-il en me voyant approcher.

« R. Barker », indiquait son badge.

– Je suis le docteur Delaware. J'avais rendez-vous avec M<sup>lle</sup> Mars.

– Vous êtes son médecin ? Vous arrivez trop tard, désolé.

– Que s'est-il passé ?

– Elle est morte. Probablement pendant son sommeil. Elle semble très âgée.

– Elle aurait eu cent ans dans trois semaines.

– Vraiment ? (Il tourna la tête vers Refugia, qui ravalait un sanglot.) Dommage, ça aurait été un sacré cap franchi. Enfin bref, nous en avons presque terminé, docteur. (Il descendit les marches.) Je vais faire un tour aux toilettes, dans l'hôtel. Mon équipier est encore à l'intérieur, il surveille les lieux en attendant l'arrivée du fourgon du coroner.

Tandis qu'il s'éloignait, je gravis les marches... et perçus des murmures dans mon dos. Je me retournai et surpris à la limite de mon champ de vision Barker et Refugia qui

discutaient dans l'allée. Malgré son envie pressante, le secouriste avait l'air mielleux. Quant à Refugia, elle le dévisageait avec fascination. Il lui tapota l'épaule. Elle ne pleurait plus.

J'entrai dans le bungalow.

Sur la table basse était posé un plateau de petit déjeuner : une tasse de café et un verre de jus d'orange couverts d'un napperon, des assiettes sous des dômes argentés et des toasts alignés sur un support. La porte du fond était entrouverte.

Je me glissai dans le couloir, dont la moquette dorée étouffa mes pas. Des motifs floraux ornaient les murs, et des portes de placard se présentaient sur la droite. Venait ensuite une antique salle de bains carrelée de blanc.

Au-delà de la porte de la chambre calée en position ouverte, j'aperçus un défibrillateur portable et un kit d'urgence posés à même le sol. Un secouriste se tenait devant un lit à baldaquin, suffisamment imposant pour occulter la majeure partie du décor.

– Je suis le docteur Delaware, m'annonçai-je.

Il se retourna. Aussi grand et une fois et demie plus large que Barker, il était affublé d'une face de lune digne d'un bambin bien nourri. Il avait les yeux noirs et des cheveux hérissés teints en jaune. « Chris Guzman », disait son badge.

– L'hôtel a appelé un médecin ? Vous ne pouvez plus rien pour elle, désolé.

– J'avais rendez-vous avec la défunte. Je suis psychologue.

– Ah... Elle souffrait de troubles mentaux ?

– Je n'ai fait sa connaissance qu'hier, je ne sais pas grand-chose sur elle.

– Vous avez dit que vous étiez...

– Alex Delaware.

– Sans vouloir vous contrarier, avez-vous une pièce d'identité à me montrer ?

Tout en plongeant la main dans ma poche pour attraper mon portefeuille, je fis un pas de côté afin de jeter un coup

d'œil au-delà de cette montagne humaine. Je parvins à saisir quelques détails.

Le lit en acajou, trop grand pour la pièce, le ciel de lit en soie dorée, à peine assez de place pour la table de chevet, une couette noire décorée de minuscules personnages asiatiques, et des oreillers en satin formant un monticule contre la tête de lit.

Le corps de Thalia restait hors de mon champ de vision.

Je tendis à Guzman ma carte d'identité professionnelle et mon badge de consultant auprès du LAPD. Il fit un pas de côté en parcourant ces documents, ce qui me permit de mieux découvrir la chambre. Le mur sud était couvert de livres du sol au plafond ; rien contre le mur nord, si ce n'est une commode en érable, sur laquelle je distinguai un plateau miroir, des instruments de manucure à poignée en onyx, des lotions, des poudres et des parfums.

À cela s'ajoutait un énorme flacon de Chanel n° 5, dont l'arôme était mêlé à une odeur plus aigre.

La télévision que Thalia Mars m'avait fièrement décrite était disposée dans un coin, sur un vieux coffre Vuitton.

Examinant mon badge après ma carte, Guzman changea de nouveau de position, me dévoilant le reste de la pièce.

Thalia gisait sur le dos, son corps si maigre qu'il se devinait à peine sous la couette remontée à mi-poitrine. Les yeux fermés et la bouche ouverte, sa chevelure couleur touches de piano était étalée sur un oreiller noir. Posés sur l'abdomen, ses doigts fins comme des brindilles semblaient raidis, peut-être en raison de la rigidité cadavérique. Sans doute était-elle morte depuis un moment.

Rien ne semblait avoir été troublé dans l'agencement des lieux. La bague sertie d'une améthyste était toujours là, et des bijoux scintillaient sur la table de nuit. En dehors de quelques taches rosâtres que je crus discerner autour de son nez, la teinte caractéristique de la mort – une nuance gris-vert due au flétrissement des cellules – était apparue sur sa peau.

– Vous faites équipe avec la police ? me demanda Guzman. On soupçonne quelque chose ?

– Il m’arrive d’être consultant pour eux, mais je travaille seul, généralement. Thalia était une patiente.

– Depuis hier.

– Exact.

– Hmm... laissa échapper le secouriste, dont un pas suffit à faire vibrer le plancher. Écoutez, docteur, je ne sais pas trop ce qui se passe, alors je dois vous demander de sortir d’ici. Désolé si c’est vexant pour vous, mais je dois modifier mon premier compte-rendu.

– Comment ça ?

– Je ne peux pas en discuter avec vous, monsieur, vraiment. Je préviens la police – la vraie. Ne le prenez pas mal, mais il faut suivre la procédure.

– Des éléments vous laissent croire qu’il y a eu homicide ?

Il ne répondit pas.

– D’ici, il semblerait que la rigidité cadavérique soit déjà à l’œuvre. Qu’en est-il de la lividité ? Y a-t-il des fluides accumulés en dessous de la taille ?

– Monsieur !

Je sortis mon téléphone et appelai un numéro programmé.

– Sturgis, grogna Milo.

– Ici le docteur Delaware, lieutenant, dis-je sur un ton officiel, vouvoyant délibérément mon ami.

– Alex ? Que se passe-t-il ?

– Oui, lieutenant, éludai-je.

– Tu es sur un coup ?

– Je me trouve en présence d’un cadavre, lieutenant. J’avais rendez-vous avec une patiente, qui est décédée de façon inattendue. Le secouriste intervenu sur les lieux a des doutes sur la nature de la mort ; je vous le passe.

Je tendis mon portable à Guzman, qui ouvrit grand les yeux.

– Le lieutenant Sturgis dirige la brigade criminelle de West L.A., précisai-je. Passons par-dessus les intermédiaires.

Guzman s’empara du mobile.

– Pompier secouriste Guzman à l'appareil... Tout à fait... Non, lieutenant, je n'affirme rien, ce n'est pas dans mes compétences, mais je n'ai pas pu m'empêcher de remarquer que... Oui, il me semble... Souhaitez-vous que je vous dise pourquoi... Bien entendu, c'est logique... L'hôtel Aventura, sur Sunset Boulevard, et... Vraiment ? Parfait, monsieur, je m'assure que personne ne touche à rien, mais vous me confirmez qu'il est inutile de suivre la procédure... Pardon, lieutenant. Entendu, tout de suite. Oh ! Et concernant le D<sup>r</sup> Delaware...

Après avoir encore quelque peu écouté Sturgis, Guzman me rendit mon téléphone et mes pièces d'identité. Son visage affichait un curieux mélange de ressentiment et de respect.

– Vous êtes en sacrés bons termes avec les flics, lâcha-t-il. J'ai pour ordre de tout vous dire.

Guzman me tendit une paire de gants en latex, en sortit une autre pour lui et me fit signe d'approcher du côté droit du lit.

– Inutile de vous préciser de ne toucher à rien, docteur, mais regardez ceci.

De deux gros doigts, il écarta les paupières de l'œil droit de Thalia, puis en fit autant sur l'autre. Le blanc des deux yeux était rosâtre et strié de vaisseaux sanguins éclatés.

– Hémorragie pétéchiiale, commentai-je.

– Je ne l'ai pas immédiatement remarquée, docteur, car elle avait les yeux très légèrement ouverts quand nous sommes entrés. Et vu son âge, l'absence de traces de lutte et le fait qu'elle soit dans son lit, on ne pouvait que supposer une mort naturelle. Mais après le départ de Rob – mon équipier –, et à peine quelques secondes avant votre arrivée, alors que je finissais ce que j'avais à faire, je me suis penché sur elle. C'est là que j'ai noté le rouge dans ses yeux.

– Asphyxie ou étranglement, supposai-je.

– Je ne vois aucun signe d'étranglement. Son cou semble intact. Cela dit, je ne suis pas médecin, et je me suis dit qu'à

cet âge, le corps réagit peut-être parfois de façon étrange. Quelque chose a peut-être cédé dans son cerveau, ce qui a provoqué cet afflux de sang dans les yeux. Mais ensuite, j'ai vu ceci. Regardez.

Il me désigna un détail que j'avais déjà relevé : les rougeurs autour des narines. De près, c'étaient des taches roses à peine perceptibles.

– Encore une fois, ça ne signifie peut-être rien, mais si on ajoute ça aux yeux... J'avoue que ça m'intrigue sérieusement.

Je me penchai sur le cadavre et inspirai du Chanel n° 5, ainsi que l'odeur de décomposition qui allait s'amplifiant.

– L'arête du nez est enflée, fis-je remarquer.

– Je ne sais pas à quoi ressemblait ce nez avant le décès.

– Moi si, et je peux vous affirmer qu'il a enflé, assurai-je, avant d'éprouver en douceur le cartilage. Il ne semble pas fracturé ; j'y vois plutôt la trace d'une pression. Quelqu'un l'a peut-être pincé.

– Bon sang... Tenez, il y a aussi ceci.

Il souleva la tête de Thalia d'une main et me désigna de l'autre un hématome violacé ovale de deux ou trois centimètres sous le menton.

– Cette marque correspond à un pouce, devinai-je. Quelqu'un lui a fermé la bouche et pincé le nez.

– Ça a dû être radical. Pauvre vieille... Si elle a vraiment été assassinée, j'espère qu'elle ne s'est pas réveillée, qu'elle n'a rien senti.

Les questions de Thalia, la veille, à propos des tendances criminelles, résonnaient dans mon esprit. Incorrigibilité. Psychopathes.

Pensait-elle à quelqu'un en particulier ? Quelqu'un qu'elle aurait ensuite laissé entrer dans le bungalow, malgré ses soupçons ?

– Il est possible que je me trompe, docteur, tempéra Guzman. Il y a peut-être une explication plus simple. J'aimerais avoir tort, en tout cas. Qu'en pensez-vous ?

– Je pense que vous avez bien fait d’observer le corps de près.

Il haussa les épaules, retira ses gants et les jeta au sol, où ils se posèrent tels des papillons de nuit à l’agonie. Il se reprit aussitôt et les ramassa pour les rouler en boule.

– C’est vraiment triste. Elle me rappelle mon arrière-grand-mère.



## 4

Guzman récupéra son matériel et nous ressortîmes du bungalow. Rob Barker et Refugia n'avaient pas bougé, mais c'était à présent elle qui parlait et lui qui écoutait. L'un et l'autre semblaient détendus.

- C'est reparti, grogna Guzman en secouant la tête.
  - Il fait du social.
  - Il a une copine super chouette, mais il se comporte comme un chien.
  - C'est peut-être le moment de lui faire part de vos doutes concernant la défunte ?
  - Oui, je devrais, mais à quoi bon ? Il ne pense qu'à lever des minettes. Il me prend pour une mauviette parce que je ne cède pas à ce genre de tentations, mais c'est un bon équipier. Il maîtrise parfaitement les massages cardiaques... Dites-moi, docteur : pourquoi vous êtes venu voir la déf... M<sup>lle</sup> Mars ?
  - Je ne peux rien vous dire, désolé.
  - Oui, bien sûr. En fait, je me demande si elle souffrait d'une grave pathologie mentale, même si ça n'expliquerait pas tout.
  - Qu'est-ce que ça n'expliquerait pas ?
  - Eh bien, nous avons affaire à beaucoup plus de suicides que d'homicides, mais bon, ce n'est sans doute pas le cas ici. J'aurais mieux fait de me taire.
- Il laissa passer quelques secondes avant de reprendre :
- C'est vrai, on ne peut pas soi-même se pincer le nez et fermer la bouche assez longtemps pour en mourir, pas vrai ?

Ce serait aussi impossible que de retenir sa respiration jusqu'à ce que mort s'ensuive. Personne n'est capable de faire une chose pareille.

– Ce n'est pas un suicide, Chris ?

– Non, bien sûr que non, mais en imaginant qu'elle avait des problèmes, elle connaissait peut-être quelqu'un d'accord pour l'aider à mourir.

– Un suicide assisté, donc.

– C'est légal dans certains pays, docteur. Certains n'y voient rien de mal.

Je ne fis aucun commentaire, mais Guzman faisait partie de ces personnes qui supportent mal le silence. Il ne lui fallut pas longtemps pour relancer la conversation :

– Le truc étrange, c'est que l'employée – celle avec qui Rob bavarde – nous a dit avoir trouvé la porte non verrouillée. M<sup>lle</sup> Mars a donc probablement laissé entrer une connaissance. Je n'ai pas l'impression qu'il y ait eu la moindre lutte dans la chambre, et on n'a certainement pas affaire à un cambriolage, vu les bijoux et bibelots en évidence. Et donc, je m'interroge, docteur. Elle était âgée et avait besoin d'un psy ; n'y aurait-il pas là un problème d'ordre psychologique ?

Fouillant dans ma mémoire, je songeai à la séance de la veille, en quête d'allusions au suicide ou de la moindre remarque trahissant une tendance dépressive.

Non, elle m'avait à l'inverse paru pleine de verve.

Mais n'importe qui peut être dupé.

Cette fois, mon silence incita Guzman à s'écarter de quelques pas. Il consulta sa montre, tandis que Barker et Refugia se rapprochaient de plus en plus l'un de l'autre.

– Nous sommes parfois témoins de suicides bizarres, reprit Guzman. Vous aussi, j'imagine, si vous collaborez avec la police.

– Je ne vous le fais pas dire.

– Je pense à des crimes évidents au premier abord, dont on découvre ensuite qu'ils sont de simples suicides.

– Des mises en scène.

Robin et moi parvînmes à la cérémonie avec dix minutes de retard.

Petits fours, soda, eau en bouteille pour les plus vertueux, le tout disposé dans une pièce située non loin de la chapelle de l'hôpital.

Ruben Eagle, s'il était un médecin de premier ordre et un être humain en or, était un piètre orateur. Néanmoins, la sincérité de son discours compensa son manque de dynamisme. Les yeux embués, il brandit l'énorme simili-chèque imprimé pour l'occasion par le service des relations publiques de l'hôpital. C'était un objet impressionnant, avec un chiffre comprenant un nombre stupéfiant de zéros et la signature de Thalia fidèlement reproduite.

Ruben s'exprima un peu plus longuement que nécessaire, soulignant à l'assemblée – des membres du conseil d'administration de l'établissement, les big boss du développement, les pédiatres de son service, des internes et collègues n'étant pas de service, Robin, Milo et moi-même – quelle bénédiction Thalia avait été en ces lieux, et combien cette bénédiction s'intensifierait au cours des années à venir. Ce don changeait beaucoup de choses.

Plusieurs enfants – guéris depuis longtemps – avaient également été invités avec leurs parents, incarnant le remarquable travail effectué au quotidien par les membres du service des consultations externes. Ils se tenaient en retrait, intimidés par les costumes et les blouses blanches.

Deux enfants, un garçon et une fille, portaient le chèque géant, tandis qu'une autre fillette brandissait un agrandissement d'une photo de Thalia.

Une photo en noir et blanc, prise au Perino's.

Avec Leroy Hoke et Jack McCandless.

Le verre de martini avait été effacé, ne laissant voir que le visage radieux et les yeux pétillants d'une splendide et heureuse jeune femme.